

# *Les Nouvelles*

de

## L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

*"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."*

J. Carmignac

**N°31 - août 2006**

---

Attention : l'assemblée générale aura lieu le samedi 30 septembre (voir encart)

---

### Editorial

Depuis quelque temps la question se posait. Comment se fait-il que la culture occidentale soit prépondérante ? Comment se fait-il que les pays vers lesquels le monde entier regarde, ceux vers lesquels les émigrés - légaux ou non – souhaitent éperdument se diriger, ceux qui sont imités, enviés ou rageusement piétinés soient justement toujours les mêmes ? Le soupçon serpentait mais personne n'osait le dire parce que cela ne fait pas partie du culturellement avouable, ou du tolérable par la totalitaire tolérance. Mais, enfin, des voix se sont levées et ont osé parler. La cause du progrès des sciences, des arts, du droit privé et international, de l'enseignement, de l'économie, de la morale et des droits de l'homme, la cause du développement de la liberté, de la rationalité, des techniques et des connaissances, c'est le Christianisme. Deux livres, se complétant, viennent de sortir en Amérique de deux auteurs qui ne se sont apparemment pas consultés et qui le démontrent magistralement même s'il existe ici ou là quelques lacunes. Il s'agit de *How the Catholic Church Built Western Civilization* ("Comment l'Eglise Catholique a construit la Civilisation Occidentale") de Thomas E. Woods Jr. (Editions Regnery, 2005) et de *The Victory of Reason – How Christianity Led to Freedom, Capitalism, and Western Success* ("La Victoire de la Raison – Comment le Christianisme a amené à la Liberté, au Capitalisme et au Succès Occidental") de Rodney Stark (Editions Random House, 2005). Il était temps. Le profil bas des Chrétiens, des Catholiques en particulier, à qui étaient reprochés obscurantisme, ignorance, répression, stagnation, opposition à la science, superstition sans parler de l'immoralité, tout cela n'est plus de mise, et c'est magnifiquement du contraire, de l'opposé que les Chrétiens peuvent se targuer. Nous avons assisté à la mise au ban générale et absolue de tout ce qui était Chrétien, y compris, naturellement, des Evangiles sur lesquels tout le reste repose. Notre petite association se bat pour que ces colonnes de

- 1...Editorial, par Marie-Christine Ceruti.
- 2...Apport et importance de la papyrologie pour la datation du Nouveau Testament, par Don Joan Maria Vernet.
- 5...Joseph d'Arimatee, le saint Graal et l'icône d'Edessa, par Daniel C. Scavone.
- 8...Notre Père qui êtes aux cieux, que sur la terre comme au ciel, Votre Nom soit sanctifié, Votre Règne arrive, Votre Volonté soit faite, par l'abbé Carmignac.
- 11.A la source de nos Evangiles en grec, des manuscrits hébraïques, écrits très tôt et en hébreu, et qui se seraient comme "évaporés" ?
- 13.Photo du Papyrus Rylands 457 ou P<sup>52</sup>.

la foi cessent d'être calomnieusement ébranlées, d'autres se chargent à présent de sauvegarder la vérité de ce qui en a découlé aujourd'hui et dans le passé. L'heure est venue pour nous tous Chrétiens de nous unir et de crier : C'en est assez !

Sinon, si nous ne proclamons pas ces vérités nous-mêmes, ce sont les Chinois qui viendront nous les apprendre. Je voudrais finir par la déclaration de l'un d'eux, leader de leurs érudits, et par laquelle Rodney Stark termine aussi son livre :

*« Une des choses qu'on nous a demandé d'examiner est ce qui expliquait le succès, en fait, la prééminence de l'Occident sur le monde entier. Nous avons étudié tout ce que nous pouvions au point de vue historique, politique, économique et culturel. D'abord nous avons pensé que c'était parce que vous aviez des canons plus puissants que nous. Ensuite nous avons pensé que c'était parce que vous aviez le meilleur système politique. Après quoi nous avons centré notre attention sur votre système économique. Mais dans les vingt dernières années, nous avons réalisé que le cœur de votre culture est votre religion : le Christianisme. C'est la raison pour laquelle l'Occident est si puissant. Les fondements moraux chrétiens de la vie sociale et culturelle ont été ce qui a rendu possible l'émergence du capitalisme et ensuite la transition, couronnée de succès, à la politique démocratique. Nous n'avons aucun doute à ce sujet. »*

(Texte tiré de David Aikman *Jesus in Beijing : How Christianity Is Transforming China and Changing the Global Balance of Power* p. 5, Ed. Regnery, Washington DC, 2003)

**Marie-Christine Ceruti**

---

## **Apport et importance de la papyrologie pour la datation du Nouveau Testament**

*En octobre 2002 un congrès intitulé « La Contribution des Sciences Historiques à l'Etude du Nouveau Testament » s'est déroulé à Rome avec la participation de nombreux experts. La Libreria Editrice Vaticana, autrement dit les éditions du Vatican, en ont publié les Actes. (Il Contributo delle Scienze Storiche allo Studio del Nuovo Testamento, Atti del Convegno, a cura di Enrico Dal Covolo e Roberto Fusco Rome, 2005). Nous les remercions vivement de nous avoir autorisés à en publier des extraits.*

*Nous commençons donc par des extraits du texte de Don Vernet, Professeur d'Ecriture Sainte à l'Institut de Théologie Salésien de Cremisan et à Barcelone en Catalogne. Prêtre et spécialiste de la Terre Sainte où il réside depuis longtemps il a bien voulu non seulement nous autoriser à reproduire son texte mais nous soutenir de ses encouragements. Nous lui en sommes extrêmement reconnaissants.*

*Ci-dessous le très utile rappel des premières découvertes (dès 1933) qui, notons-le, en plus des progrès dans la connaissance historique, ont conforté l'authenticité des faits rapportés par l'Ecriture. Par la suite nous publierons des extraits relatifs au 7Q5 sur lequel le Professeur Vernet, participant au vif débat scientifique qui l'entoure, expose sa réflexion.*

### **Peuples écrivains**

Je voudrais ajouter une remarque personnelle extérieure à la papyrologie mais qui, intéressante et révélatrice, en dépend cependant : celle qui nous permet de définir les peuples qui sont éminemment « écrivains », c'est-à-dire les peuples ou les cultures qui, à cause d'une tendance particulière, non partagée par tous, ont été amenés à beaucoup écrire - et sur beaucoup de sujets - et qui nous ont laissé pour cette raison d'innombrables témoignages de leur vie et de leur histoire. Ces peuples « écrivains » aimaient écrire, voulaient laisser mémoire de ce qui arrivait dans la vie civile, politique, religieuse, familiale. Parmi ces peuples « écrivains » nous devons énumérer, et certainement parmi les premiers, trois peuples bien connus - en partie justement grâce aux papyrus - : le peuple égyptien, le peuple gréco-hellénistique et le peuple hébreu.

Des centaines de papyrus de l'ancienne Egypte nous ont fait découvrir un monde vivant, cultivé et entreprenant, qui habitait depuis des siècles sur les rives du Nil et de son delta.

Puis, écrits en grec, un nombre encore plus grand de papyrus et de parchemins nous ont montré la tendance naturelle, l'habitude innée qu'avaient les gens de cette autre culture à écrire. Là où ont existé une ville ou un village de culture grecque (sur un terrain susceptible de conserver les documents), là ont été retrouvés des écrits grecs de toutes sortes.

Enfin, tout ce que nous avons dit peut parfaitement être appliqué au peuple hébreu. Là où il y a eu un établissement hébreu, même petit ou en situation précaire, là on a trouvé un témoignage écrit, abondant et varié, de tout ce qui se passait.

Au contraire, d'autres peuples, que nous pourrions appeler « non-écrivains », n'ont laissé que très peu de témoignages écrits de leur vie, de leur culture ou de leur religion. Parmi eux nous pourrions citer, chez ceux qui sont contemporains de l'époque du Christ, par exemple les Nabatéens, peuple de culture élevée et de sens artistique raffiné, possédant leur propre écriture mais n'ayant pas une tendance marquée à écrire.

## Apport de la Papyrologie

L'Encyclique *Divino Afflante Spiritu* de 1943, affirmait :

« Il faut reconnaître une importance non moins grande à la découverte et à l'investigation, si fréquente à notre époque, de papyrus, qui ont eu une part très grande dans la connaissance des littératures et des institutions publiques et privées, spécialement à l'époque de notre Sauveur. » (1)

Citons quelques-unes des contributions à l'étude des papyrus :

a) Une des premières grandes surprises de l'étude scientifique des papyrus a été la recherche de Frederik G. Kenyon qui a publié, en 1933, les fameux papyrus *Chester Beatty* (P<sup>45</sup> et P<sup>46</sup>) qui contenaient des passages des quatre évangiles et de certaines lettres de saint Paul. Kenyon a daté ces papyrus comme étant des documents écrits autour de l'an 200.

b) Encore plus sensationnelle, tant pour la datation que pour l'importance, l'étude que Collin H. Roberts en 1935 a fait du P<sup>52</sup>, ou *papyrus Rylands*, et qui fixa définitivement à "non au-delà des premières décennies du deuxième siècle" la datation de l'évangile de Jean.

c) Un nouvel apport plus récent (1947), presque bouleversant, a été la découverte puis la publication des *documents de Qumrân*, « la découverte de textes littéraires la plus importante du vingtième siècle » (W. Albright), qui a apporté une lumière considérable sur la culture, la religion, la langue, le vocabulaire, les tendances, la spiritualité, le messianisme, la diversité des textes bibliques et beaucoup d'autres points concernant l'hébraïsme palestinien à l'époque inter testamentaire et à celle de Jésus.

d) Une quatrième recherche papyrologique a été faite sur les papyrus retrouvés dans les grottes de *Murabb'aat* et *Nahal Hever*, en 1956. Parmi ces documents se trouvaient des lettres personnelles de Simon Bar Koziba. L'étude de ces lettres a résolu l'énigme du nom et du personnage-même, chef de la seconde révolte hébraïque contre Rome (132-135 ap. J.-C.) nom et personnage que beaucoup, avant cette découverte, allaient jusqu'à considérer comme légendaires.

## Les papyrus du Nouveau Testament

Selon la 27<sup>ème</sup> édition du *Novum Testamentum Graece* de Nestle-Aland, 98 papyrus appartenant aux livres du Nouveau Testament ont été enregistrés. Mais nous devons ajouter que par la suite d'autres études ont été faites qui permettront peut-être d'inclure dans cette liste encore d'autres papyrus néo-testamentaires. (2)

Ces papyrus peuvent être datés à partir du deuxième siècle ap. J.-C.. Pratiquement tous appartiennent à des codex, c'est-à-dire à des écrits en forme de livres, avec des feuillets écrits sur les deux faces : *recto-verso*. Le papyrus en forme de rouleau ou *volumen* a vu la fin de son utilisation en gros vers les années 80 ap.J.-C. et à partir de là l'écriture sur *codex*, plus économique et pratique, a prévalu. Ce changement d'écriture a probablement eu lieu à Rome.

Pour la Papyrologie un papyrus écrit sous forme de rouleau fait penser aussitôt à une époque plus ancienne que celle de l'utilisation du *codex*, donc certainement à avant l'année 80 ap. J.-C.

## Le Papyrus P<sup>52</sup>

Donnons quelques détails sur le papyrus P<sup>52</sup> qui faisait partie du lot de papyrus provenant d'Oxyrhynchos, acquis par John Rylands de Manchester. Comme nous l'avons mentionné, le savant papyrologue Collin H. Roberts a publié en 1935 l'étude de ce papyrus avec la conclusion inéluctable que le texte ne devait pas en être daté au-delà de 125. (3)

Les dimensions du P<sup>52</sup> sont 8,9 cm x 6 cm.

Il possède sept lignes de texte sur chaque face, comprenant 56 lettres sur le *recto* et 49 sur le *verso*.

La stichométrie du P<sup>52</sup> est de 29-30 lettres par ligne.

Le papyrus est un fragment d'une page de l'évangile de Jean (4), écrit sous forme de *codex*.

« Son identification et sa datation, telles qu'elles ont été présentées par Roberts, ont été acceptées sans discussions. » (5)

« La question capitale est celle de l'époque à laquelle remonte ce fragment [...], clairement la première moitié du deuxième siècle. C'est le coup de grâce donné aux théories fantaisistes qui ont tenté de retarder outre mesure la composition de Jean ; aussi bien celle de Baur [...] que celle, plus récente de Loisy, pour qui la première rédaction du quatrième évangile se place vers 135-140 [...]. Tous les espoirs restent permis. Pour nous, nous attendons avec confiance, de pauvres petits fragments qui nous feront remonter encore plus haut. » (6)

Depuis lors, l'évangile de Jean est daté d'avant l'année de la rédaction du papyrus Rylands - la datation tardive du quatrième évangile (vers la fin du deuxième siècle) ayant été abandonnée pour toujours.

Le manuscrit P52 contient aussi quelques irrégularités :

- des iotacismes [évolution d'une voyelle ou d'une diphtongue vers le son « i » *ndf*]
- emplacement différent de certains mots, par exemple l'adverbe *πάλι*
- l'omission de *εἰς τοῦτο*

Il ne correspond pas en tout au texte uniformisé plus tard. Mais des particularités, généralement de détail, sont pratiquement présentes dans tous les papyrus et on en a rarement trouvé qui soient totalement conformes au texte standard.

**Joan Maria Vernet**

(1) Cf. , *Divino Afflante Spiritu*, in AAS 35 (1943), 305.

(2) J.K. Elliott, *Six New Papyri of Matthew's Gospel*, in *Novum Testamentum* 41 (1999), 105-107 et 209-213.

(3) C.H. Roberts, *An unpublished Fragment of the Fourth Gospel in the John Rylands Library*, Manchester, 1935.

(4) Recto : Jean 18, 31-33 ; verso : Jean 18, 37-38.

(5) C.P. Thiede, *Qumran e i Vangeli*, 28.

(6) P. Benoit, recension du livre de C. H. Roberts, *An unpublished Fragment*, in *Revue Biblique* (1936), 272.

---

### En encart ( page 13) : le P<sup>52</sup> ou Papyrus Rylands 457.

---

Nous rappelons que la **cotisation** à notre association reste fixée au niveau modique de **15,25 euros**, 7 euros en cas de nécessité. Nous prions nos amis internautes de ne pas oublier que, pour que notre bulletin existe et soit téléchargeable sur notre site, cette cotisation minimale est **nécessaire** pour assurer la vie de l'association - et donc la réalisation du bulletin. Et nous remercions tous nos généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur. Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social :

**Association Jean Carmignac (Editions F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris.**

Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

**associationjeancarmignac@hotmail.com**  
**www.abbe-carmignac.org**

## Joseph d'Arimathie, le saint Graal et l'icône d'Edessa

*Vous trouverez ci-dessous la troisième partie de l'exposé du Professeur Scavone, bien utile aujourd'hui où la légende du Graal est utilisée pour discréditer les Evangiles et outrager la personne du Christ. Nous avons conscience que la publication de cet exposé étalée sur plusieurs bulletins (depuis le n°29) est une gêne pour suivre l'argumentation de l'auteur, mais nos lecteurs pourront bientôt trouver sur Internet l'ensemble de ce texte, d'un seul tenant.*

### Le Graal

Dans mon hypothèse, je reprends des éléments - concernant le Graal - qui sont depuis longtemps attestés par la culture. Le fait est qu'aucun texte ancien, avant les exégèses liturgiques du IX<sup>ème</sup> siècle, n'associe Joseph à une coupe ou à un plat particulier (12). Les auteurs des romans médiévaux sur le Graal ne savaient pas de quoi il s'agissait ni ce à quoi on pouvait supposer qu'il ait servi. Mais ces auteurs du Graal des XII-XIII<sup>èmes</sup> siècles étaient des poètes merveilleusement créatifs. Ma thèse est qu'ils ont édifié une légende persistante, arrivée en Europe grâce aux pèlerins, aux prélats, aux marchands et aux chevaliers, légende relative à un objet précieux mais mystérieux de l'Orient byzantin qui « contenait » le corps et le sang de Jésus. Or en fait, de façon subite, un certain nombre de textes byzantins deviennent connus et sont utilisés en Occident entre 1097 (prise d'Edesse au cours de la première Croisade) et 1200 (quatrième Croisade).

Parmi les plus importantes caractéristiques du Graal, beaucoup peuvent être rattachées à l'histoire et aux rituels relatifs au Linceul-icône. Quand le Graal apparaît dans la littérature la plus connue, aux environs de 1190, on voit Chrétien de Troyes affirmer que le Graal est un plat contenant une hostie (c'est-à-dire le symbole du corps du Christ) (13). Or le Mandyion « contenait » effectivement l'image du corps du Christ. La source de Chrétien de Troyes devait, d'une façon ou d'une autre, avoir indiqué cela. Pour Chrétien de T. et les autres, il était logique que le « contenant » puisse être un plat ou une coupe. J.D. Bruce pense que « la source de Chrétien pourrait très bien avoir comporté une description de la messe byzantine, rapportée par un Croisé. » Et il cite Konrad Burdach dont la thèse est que le Graal provient de la liturgie de l'Eglise orientale et non de légendes chrétiennes (14).

Dans le texte païen gallois *Peredur* (début du XIII<sup>ème</sup> siècle) le Graal était un plat contenant la tête du roi Bran, dans une mare de sang. Pour Wolfram von Eschenbach, c'était une pierre de la couronne de Lucifer. Dans la *Queste del Saint Graal* (environ 1225) le Graal était l'assiette dans laquelle Jésus avait mangé l'agneau pascal pendant la dernière Cène. En tant que récipient du corps et du sang de Jésus, ou de la tête ensanglantée de Bran, tous ces Graals trouvent, dans les textes liés à l'icône d'Edesse, des parallèles étroits (15).

L'auteur le plus important sur le Graal a été Robert de Boron (16) (vers 1200). Quoi qu'ait été auparavant le Graal, R. de Boron l'a recréé comme *saint* Graal - coupe de la Cène du Seigneur -, et c'est lui qui a introduit dans la littérature la personne de Joseph comme son premier gardien. L'impact en a été énorme. Puisant dans les *Actes de Pilate*, R. de Boron affirme que Pilate a remis à Joseph non seulement le corps de Jésus, mais également le récipient de la Cène contenant le sang transsubstantié de Jésus. Joseph y a ensuite recueilli le sang à proprement parler de Jésus, comme il a coulé de son corps sur le Golgotha (symbolique de la présence réelle du Christ). *Robert de Boron est le premier à attribuer au Graal cette caractéristique du Linceul.* Il continue, comme sa source, en disant que Jésus a rendu visite à Joseph dans sa cellule de prison, lui a restitué le précieux Graal et lui en a raconté les secrets. Mais dans son livre, Jésus ne libère PAS Joseph. Au bout de quarante ans, pendant lesquels seul le Graal le soutient, Joseph est libéré par Vespasien qui venait d'être guéri de la lèpre avec le linge de Véronique. La coupe avait pris la place de la *sindon* des *Actes de Pilate*, mais en

même temps la référence à Véronique nous donne un indice important : R. de Boron a développé ce passage à partir du *Vindicta salvatoris* du VII<sup>ème</sup> siècle, et du *Cura Sanitatis Tiberi* du VIII<sup>ème</sup> siècle (17).

Comme Chrétien de Troyes a laissé son œuvre inachevée, beaucoup d'écrivains ont créé des suites. La première, qui date d'environ 1200, raconte l'histoire très intéressante d'une tête de Jésus sculptée par Nicodème. Cependant, dit l'auteur, Dieu lui-même a mis la main pour la modeler, parce qu'elle ne pouvait pas être faite par des mains humaines. Etant donné les autres correspondances Graal-icône, cette description standard du Mandylicon prouve que l'auteur connaissait la littérature le concernant (18).

Richard O' Gorman donne comme étymologie la plus probable du mot Graal celle qui dériverait du latin médiéval *gradale*.

*Gradale* « par degrés », « par étapes », appliqué à une assiette ou à un plat apporté à table à différentes étapes ou « services » pendant un même repas. Halinand de Froidmond (en 1200 environ) écrit : « *Gradalis*... un large plat en quelque sorte profond dans lequel des viandes de grand prix sont ... placées *gradatim* [ par étapes]... et dans le langage courant il est appelé *graalz* » (19).

Voilà qui rappelle la façon, déjà décrite, avec laquelle le Linceul-icône était exposé, dans une série d'identifications diverses, depuis Jésus enfant jusqu'à Jésus crucifié. Après R. de Boron, les plus anciens romans sur le Graal décrivent la découverte de celui-ci dans les termes d'une série de visions extraordinairement changeantes. Dans le *Perlesvaus*, (vers 1191-1225) le Graal est à nouveau le récipient utilisé par Joseph pour recueillir le sang de Jésus ; en lui Gawain croit voir son grand secret : un calice qui se transformait en bébé et ensuite en Jésus crucifié. Le plus ancien, Arthur, a une vision annonçant peut-être un lien avec l'Eucharistie :

« A la messe, Arthur (...) vit une dame appeler son enfant, son père et son fils (...) et offrir l'enfant à l'ermite (célébrant) (...) (puis) il sembla que l'ermite tenait dans ses bras un homme, saignant du côté (...) des mains et des pieds, et couronné d'épines (...) ensuite (...) le corps de l'homme changea (encore) prenant l'aspect de l'enfant » (20).

De même dans la *Vulgate Queste del Saint Graal* (vers 1225), à la Communion, « l'hostie consacrée prend l'aspect d'un enfant dont le visage brille d'une lumière semblable au feu et qui entre dans le pain (...) (puis) le Christ sort du Graal *dévêtu et sanglant* ». Il administre le sacrement et dit à Galahad que le Graal est le plat dans lequel il avait mangé l'agneau pascal pendant la dernière Cène. Le changement graduel de Jésus enfant à Jésus crucifié, est propre à la fois au Mandylicon et au Graal (21). La définition de Helinand, « par étapes », s'adapte bien aux rituels liés à la toile-icône d'Edesse.

Le Linceul-icône à Constantinople inspire un nouvel art, de nouveaux textes et même des cérémonies entières dont le réalisme était plus psychologique. Hans Belting a identifié à Byzance au XII<sup>ème</sup> siècle « un nouveau thème iconographique » dans lequel Jésus, encore mort, est représenté debout sortant de la tombe avec la blessure au côté saignant toujours et les mains croisées portant les blessures des clous. C'est un thème qui n'a aucun lien avec les événements connus du récit de la Passion. Remarquons sur ce sujet que le corps est montré seulement au-dessus de la taille, comme *au cours* d'une pleine révélation. Les résonances avec les observations de Mesarites et de de Clari, comme aussi avec les rituels d'Edesse décrits plus haut, sont claires. Ce thème de l'« Imago pietatis » apparaît dans beaucoup d'exemples en Europe à partir du XIV<sup>ème</sup> siècle (22).

La toile ornée d'un *Threnos* [scène de lamentation], représentant l'image complète de Jésus en pose funèbre, que l'on voit sur de grandes toiles, reflète un changement liturgique, un « office du Threnos », elle indique aussi la nouvelle tendance de la part des congrégations à participer à la souffrance de Jésus en s'y identifiant. Selon Belting cela devint alors le thème préféré d'« un nouveau langage de l'art religieux ». Belting a aussi remarqué que les *Epitaphios* [grande pièce de tissu apportée pendant l'office de rite grec et portant une image brodée du Christ dans la pose de l'Homme du Linceul de Turin], toiles non-tissées, eux aussi introduits pendant ces décennies, « n'ont pas de sens s'ils sont étudiés sur la base du seul texte biblique ». Cette image sur tissu d'un Jésus mort, représenté des pieds à la tête, paré avec magnificence prit alors la place du voile traditionnel qui recouvrait le pain eucharistique et le vin. Le symbolisme eucharistique était lié au réalisme de la passion (23).

Dans la seconde moitié du XII<sup>ème</sup> siècle, le rituel du *Melismos* aussi est apparu pour la première fois sur les peintures murales. Le *Melismos* est la division du pain eucharistique sur la patène. Il comprenait dans la liturgie grecque des X-XI<sup>èmes</sup> siècles le fait d'apporter le pain couvert d'un linge orné d'une image de l'enfant Jésus : l'hostie était présentée visiblement comme un Christ nu – enfant –, – agneau sacrificiel –, et rompue pour devenir le Christ crucifié (24). Le rituel du *Melismos* comme les *Epitaphios* et les tissus ornés du *Threnos* rendent visible l'hostie du sacrifice, le *Melismos* sous la forme du Christ enfant, les deux autres sous celle du Christ enveloppé dans le linceul. Belting remarque que la coïncidence dans le temps de toutes ces innovations reste encore inexpliquée. Souvent, les savants byzantins ne connaissent pas avec certitude toutes les origines de leur liturgie ou de leur iconographie. Celles-ci semblent avoir été inspirées chronologiquement, textuellement et visuellement par la toile-icône d'Edesse. Comme le dit Belting :

« (...) il ne peut pas être accidentel que, de nouveau, ce soit à la fin du XII<sup>ème</sup> siècle qu'on commence, pour la première fois, à parler de l'exposition régulière du Saint Suaire dans l'église de Blachernae (texte de Robert de Clari). C'est à la même époque que le simple voile a pris son image (*Epitaphios*) et que la scène du *Melismos* a été introduite dans des peintures murales (25) ».

*Gradalis* - comme étymologie du mot *Graal* selon Helinand - est par conséquent une thèse qui concorde avec toutes ces nuances. Le secret du Graal, comme il était révélé au meilleur chevalier du moment, était l'enchaînement avec lequel le Christ-enfant se transformait en Christ-crucifié. Il y a par conséquent une étroite ressemblance entre l'étymologie et le rituel du Graal, et les rituels du Linceul-icône d'Edesse/Constantinople. Ne pourraient-ils pas être un seul et même objet, tellement impressionnant qu'on n'en parlait pas ouvertement en Orient et qu'il n'était que rarement exposé - et encore de façon à jeter les fidèles dans la perplexité – tandis qu'en Occident son secret ne pouvait pas être divulgué et ne pouvait être atteint que par un chevalier complètement exempt de péché ?

*Texte publié dans Collegamento pro Sindone en italien et repris dans Arthuriana, vol.9, No.4, hiver 1999 en anglais.*

**Daniel C. Scavone**  
Université d'Indiana du Sud

- 
- (12) Cf. Richard O'Gorman *Ecclesiastical Tradition and the Holy Grail*, in *Australian Journal of French Studies* 6 (1969) pp. 3-8, et Allen Cabaniss, *Joseph of Arimathea and a Chalice*, in *University of Mississippi Studies in English*, 4 (1963) pp. 61-67.
- (13) Celles de mes observations qui sont liées aux légendes et les romans sur Arthur sont amplement reprises d'annotations spécifiques et érudites provenant de Norris J. Lacy ed., *The Arthurian Encyclopedia*, (New York, 1986).
- (14) J.D. Bruce, *The evolution of Arthurian Romance from the Beginnings Down to the Year 1300* (Gloucester, Massachusetts : Peter Smith 1958) I. 257-8, n.1.
- (15) Lacy (cf. note 13) ; P.M. Matarasso, *The Quest of the Holy Grail* (Londres : Penguin. 1969).
- (16) Pour Robert, voir William A. Nitze, *Roman de l'Estoire dou Graal* (Paris, *Classiques français du moyen âge*, 1927) ; également Jean Rogers, traduction, *Joseph of Arimatea : a romance of the Grail* (Londres, Steiner, 1990). Voir aussi Nitze, *Messire Robert de Boron : Enquiry and Summary*, in *Spectrum* 26 (1953), pp. 279-296 ; et Pierre le Gentil, *The Work of Robert de Boron and the Didot Percival*, ibidem, pp. 251-262.
- (17) M.R. James, *The Apocryphal New Testament*, (Oxford 1924 ; revu en 1955), p. 158 et sq. Roberts et Donaldson ed., *I Padri pre-niceni* (Grand Rapids, MI 1951, réimpression de 1899, *Atti del Santo Apostolo Taddeo* (cf. note 1), 8 : pp. 458-476. Ils attribuent le latin barbare du *Vindicta Salvatoris* aux VII-VIII<sup>èmes</sup> siècles.
- (18) Roger Sherman Loomis, *The Grail From Celtic Myth to Christian Symbol* (New York: Columbia University Press, 1963), p. 226.
- (19) R. O'Gorman, *Grail*, in Lacy (cf. note 13), Rejane Molina, *Helinand de Froidmont, Helinand de Perseigne, et la Litteratura de Graal*, pp. 57-63, in *Helinand de Froidmont (Colloque et Exposition), Les Cahiers de l'Abbaye de St. Arnould*, 2, mai-juin 1987.
- (20) William A. Nitze, *Perlesvaus*, R.S. Loomis *Arthurian Literature in the Middle Age*, (Oxford, 1959), pp. 263-273 ; (cité à partir d'ici comme Loomis) ; Nigel Bryant, traduction, *The high Book of the Grail : A translation of the thirteenth-century romance of Perlesvaus* (Totowa, New Jersey, 1978) pp. 195 ss, 26s, et 19. Voir A.E. Waite, *The Holy Grail : the Galahad Quest in the Arthurian Literature* (New York, 1951), *passim*.
- (21) Matarasso (cf. note 15), p. 275 s.
- (22) La Favia, Louis. *The Man of Sorrows: Its Origin and Development in Trecento Florentine Painting* (Rome : Sanguis, 1980) pp. 51-60, et Belting, *Dumbarton* (cf. note 10). Voir la table hors texte in Belting, *Likeness and Presence: A History of the Image before the Era of Art* (Chicago: university of Chicago 1944) : la *Forma Pietatis* (Uomo di Misericordia) arrivée à Rome, Sainte Croix en 1380 environ, est une icône en mosaïque provenant du Mont Sinai mais produite à Constantinople en 1300 environ. Une icône du XII<sup>ème</sup> siècle provenant de Kastoria pourrait être la plus ancienne; Belting, *Dumbarton*, table hors texte 3.
- (23) Weitzmann, Kurt. "The Origins of the *Threnos*." *De artibus opuscula XL. Essays in Honor of Irwin Panofsky* (New York: N. Y. Univ. Press, 1961) Belting, Hans. *The Image and its Public in the Middle Ages* (New Rochelle, N.Y.: Aristide Caratzas, 1981). Pp. 96-102 et 124-128.
- (24) Walter, Christopher. *Art and Ritual of the Byzantine Church* (London: Variorum, 1982). PP. 205-208 et tables hors texte 124-126.
- (25) Hans Belting, "An Image and its Function in the Liturgy: The Man of Sorrows in Byzantium." *Dumbarton Oaks Papers* 34-35 (1980-81): 1-16 p.14.

## **Notre Père qui êtes aux cieux, que sur la terre comme au ciel, Votre Nom soit sanctifié, Votre Règne arrive, Votre Volonté soit faite**

*Comme promis dans le n°30, nous poursuivons la publication des réflexions si simples mais si éclairantes et vivifiantes pour notre foi, que l'abbé Jean Carmignac faisait sur la Notre Père.*

### **"Que Votre Nom soit sanctifié"**

Vous pouvez remarquer, j'emploie les pronoms de la deuxième personne du pluriel *Votre* Nom. Les traductions plus récentes, plus modernes, emploient la deuxième du singulier *Ton* Nom. C'est là un problème secondaire dans lequel je ne vais pas entrer. Si l'on dit *Ton* Nom, si l'on tutoie Dieu, c'est une marque d'intimité, qui a son intérêt. Mais si l'on emploie *Vous* c'est une marque de respect, qui elle aussi a son importance. Alors, que l'on prenne l'un ou l'autre... Personnellement je pense que le *Vous* correspond mieux à la majesté du style hébreu dans le cas présent, mais si certains veulent employer le *Tu* je ne les chicanerai pas sur ce point-là.

"Que Votre Nom soit sanctifié" : le *nom* est une notion sémitique dont nous avons perdu l'importance. Pour nous, le nom c'est l'étiquette que l'on met sur les choses, et la même chose pourrait changer de nom, elle pourrait changer d'étiquette. Chez les juifs, le nom est beaucoup plus que l'étiquette : c'est la définition de la chose, c'est l'expression de la réalité profonde. Donc dire le *nom* de Dieu ce n'est pas simplement les quelques lettres, qui forment ce nom de Dieu, c'est en réalité la *réalité* même de Dieu, c'est en même temps la définition de Dieu, toute sa personnalité avec toutes ses profondeurs, c'est cela qu'on exprime en hébreu en disant *Ton* Nom.

Et "soit sanctifié" : on pourrait s'étonner que nous demandions que Dieu soit *sanctifié*, comme si Dieu n'était pas déjà saint... Bien sûr. Là, à nouveau, c'est un autre hébraïsme. C'est qu'en hébreu, le mot que l'on a traduit littéralement par *sanctifié* veut dire en réalité "tenir à l'écart des influences profanes". Donc, que Ton Nom soit vénéré, que Ton Nom soit considéré comme une chose pas banale, comme une chose importante, qu'on apprécie, qu'on estime. Toute la sainteté de Ton Nom, la sainteté de Votre Personne.

Si bien que, vous voyez, le sens du français " Que Votre Nom soit sanctifié" édulcore considérablement le sens de l'hébreu. En réalité : Que Votre Personne soit glorifiée, qu'elle soit magnifiée, que les êtres reconnaissent votre grandeur... Ensuite :

### **"Que Votre Règne arrive"**

Un certain nombre de traducteurs emploient le mot *royaume* : Que Votre Royaume arrive. Et cela amène à se poser la question de la différence de sens entre *règne* et *royaume*. Bien des gens, en français, les emploient un petit peu l'un pour l'autre. En réalité ces deux termes ont un sens très différent. Le *règne* c'est l'exercice du pouvoir royal. Le *royaume*, c'est les sujets ou les territoires sur lesquels le pouvoir royal s'exerce. Le règne de Louis XIV, c'est le temps pendant lequel il a exercé son pouvoir, ou bien l'exercice du pouvoir. Le royaume de Louis XIV, ce sont tous les territoires qui se trouvaient inclus dans ce domaine sur lequel régnait Louis XIV, et tous les sujets qui en faisaient partie. Et dans le cas présent, le mot royaume ne convient pas car un royaume ne peut pas *arriver*, un royaume étant une notion locale fixe, un royaume n'arrive pas, un royaume peut s'étendre, mais il ne peut pas arriver. Tandis que le *règne* peut *arriver*, le règne peut ne pas s'exercer, et puis commencer à s'exercer, donc dans ce cas-là, il *arrive*. Et c'est bien ce règne dont il est question ici : l'influence sanctifiante de Dieu, la façon dont Dieu transforme les cœurs. Le mot de *règne* pourrait se traduire, si l'on veut, en langage plus théologique par le sens de *justification*, ou en langage plus moderne encore par *grâce sanctifiante*. Le règne de Dieu c'est l'action de Dieu qui nous transforme, qui nous spiritualise, qui nous sanctifie, qui fait que nous devenons pleinement "fils de Dieu" sur le plan spirituel. Voyez, ce terme-là, lui aussi, a une profondeur que nous risquons d'edulcorer en français.

Ensuite certains traduisent "Que Ton Règne *viene*" et d'autres "Que Ton Règne *arrive*". Les deux mots n'ont pas exactement le même sens. Si on dit *arrive*, c'est que la chose est près de la rive : arriver, c'est toucher la rive, c'est donc une venue immédiate, imminente. Tandis que si l'on dit *viene* c'est une venue qui peut être plus lointaine : on peut *venir* dans deux ou trois



cents ans, mais si on *arrive*, c'est tout de suite... Or le sens indique manifestement qu'on demande que le règne de Dieu arrive tout de suite. Et donc la traduction par *vienne* est une traduction défectueuse, à rejeter énergiquement, il faut traduire par *arrive* : "Que Votre Règne - ou : Que Ton Règne, peu importe - arrive", qu'il soit là tout de suite, qu'il prenne possession de nous-mêmes. Ensuite :

**"Que Votre Volonté soit faite"**

La volonté s'exerce par le règne, les deux termes sont à peu près synonymes. Mais dans l'expression *soit faite*, il ne faut pas que nous voyions simplement une forme plus ou moins passive. Par exemple : Ah, puisqu'on ne peut pas faire autrement, eh bien que ce soit fait comme cela, ah eh bien *fiat*... Là, il a une nuance de résignation qui n'est pas du tout, pas du tout, dans le texte hébreu sous-jacent. Le texte hébreu sous-jacent est ce qui correspond à un impératif : nous demandons, nous voulons - j'allais presque dire nous exigeons - que la volonté de Dieu soit faite. C'est un impératif et non pas une forme de résignation. Ensuite :

**"Sur la terre comme au ciel"**

Très souvent dans la traduction, on joint ce stique - ce vers, le cinquième, au précédent : "Que Votre Volonté soit faite sur la terre comme au ciel". C'est là une erreur. Déjà Origène, au milieu du III<sup>e</sup> siècle, avait fait remarquer que ce complément-là, "sur la terre comme au ciel", se rapporte aux trois verbes précédents. Et qu'il faut donc comprendre :

**"Que Votre Nom soit sanctifié, sur la terre comme au ciel"**

**"Que Votre règne arrive, sur la terre comme au ciel"**

**"Que Votre Volonté soit faite, sur la terre comme au ciel"**

Et pour cela, notez une chose assez curieuse : le parlement anglais, le 17 février 1903, a statué qu'en Angleterre, on doit mettre une virgule après "Que Votre Volonté soit faite" ; la virgule est obligatoire en Angleterre avant "sur la terre comme au ciel", pour bien montrer que les deux choses ne se rapprochent pas l'une de l'autre. Seulement, en français comment faire pour indiquer que ce complément "sur la terre comme au ciel" se rapporte aux trois verbes précédents ? En français, normalement, quand un complément s'applique à plusieurs verbes, on le place avant. Si bien que pour manifester cela, il faudrait dire en français :

**"Notre Père qui êtes dans les ciels, que, sur la terre comme au ciel,  
Votre Nom soit sanctifié, Votre Règne arrive, Votre Volonté soit faite"**

Evidemment c'est là une transformation à laquelle bien des gens ne sont peut-être pas prêts et je ne demande pas nécessairement qu'elle soit faite, mais au moins que l'on sache que c'est le sens profond de la prière.

Ensuite vient la deuxième strophe, qui elle aussi comprend cinq stiques\* :

**Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien  
Pardonnez-nous nos offenses  
Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés  
Ne nous laissez pas succomber à la tentation  
Mais délivrez-nous du mal**

Cela fait cinq stiques. Le premier, sur le pain, a posé bien des problèmes. Les Pères de l'Eglise, en commentant le mot pain, comprennent généralement qu'il a deux sens, à la fois un sens matériel et un sens spirituel. *Donnez-nous notre pain*, c'est-à-dire tout ce dont nous avons besoin pour la vie de notre corps, mais donnez-nous aussi tout ce dont nous avons besoin pour la vie de notre âme : ce sera la grâce de Dieu, ce sera la Parole de Dieu dans l'Écriture, ce sera l'Eucharistie, tout cela c'est le sens spirituel. Il se trouve que Luther a d'abord adopté le sens spirituel comme d'ailleurs pratiquement tout le monde de son temps. Et puis, au milieu de l'année 1528, il a changé d'interprétation et à partir de ce moment-là il n'a plus interprété le pain que comme le pain matériel. Et à cause de cela, il y a eu comme une sorte de tradition chez les

protestants, de comprendre le pain uniquement sous le sens matériel. Et alors bien des catholiques, pour être le contraire des protestants, l'ont interprété uniquement sur le plan spirituel. Je pense qu'il ne faut pas opposer les deux choses. Le pain que nous demandons, c'est le pain complet, le pain qui serve à la vie de tout notre être, à la fois de notre corps et de notre âme. D'ailleurs l'idée sous-jacente de Jésus quand il parle du pain, c'est de faire allusion à la manne - qui d'ailleurs souvent dans l'Écriture Sainte est appelée le *pain* de Dieu. Alors, la manne, c'est à la fois un pain matériel, que l'on mange, qui est un don de Dieu, mais c'est aussi un pain spirituel, toute parole provenant de la bouche de Dieu. Si bien que la traduction idéale ce serait de traduire non pas *notre pain* mais *notre manne*. Maintenant il faut reconnaître que le public français actuel n'a pas un sens biblique assez développé pour qu'on puisse oser cette traduction-là, mais ce serait celle qui serait la meilleure. Et c'est celle qu'adopte Dante par exemple.

Ensuite, le mot que l'on traduit par *quotidien* qui a fait couler beaucoup d'encre parce que le terme grec sous-jacent peut se comprendre de deux façons très différentes. Mais nous savons grâce à Saint Jérôme quel était le mot hébreu sous-jacent. Saint Jérôme nous dit que, à cet endroit-là, l'Évangile hébreu de Saint Matthieu portait le mot qui veut dire *demain*. Et alors on s'est étonné : pourquoi demander *aujourd'hui* notre pain de *demain* ? Cela paraît anormal, et à cause de cela cette traduction-là n'a généralement pas été admise. Mais si on se rapporte à la Bible, surtout au passage où il s'agit de la manne, la récolte de la manne est justement liée au mot *demain*, non pas pour qu'on la récolte pour le lendemain mais on la récolte pour aujourd'hui, avant demain. Il ne faut donc pas comprendre : Donne-nous aujourd'hui notre pain *pour manger demain*. Non. Il faut comprendre :

**Donne-nous aujourd'hui notre pain, pour aller jusqu'à demain.**

Il faudrait en somme traduire en français : Notre pain, jusqu'à demain, donne-nous-le aujourd'hui. Chaque jour, Dieu nous donne le pain dont nous avons besoin pour la journée, de façon à ce que nous puissions arriver à la journée suivante.

Ensuite, deux stiques sur les dettes. Mais d'abord remarquez bien qu'il n'est pas dit "Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés" : là, c'est une mauvaise traduction. En réalité, le verbe est un verbe au passé, il faut donc dire Comme nous *avons pardonné*. Pardonne-nous nos offenses comme nous avons *déjà* pardonné, nous devons avoir déjà pardonné au préalable. Vous savez, dans l'Évangile, "Si tu te rappelles que ton frère a quelque chose contre toi, va d'abord te réconcilier avec ton frère, ensuite, tu offriras ton offrande". Donc, nous disons, nous reconnaissons que nous avons déjà pardonné. Et à cause de cela, nous pouvons implorer le pardon du Seigneur. Il s'agit littéralement dans le texte de *dettes*. Bien des gens n'ont pas osé traduire par *dettes* et préfèrent mettre *péchés*. Le sens évidemment c'est *péchés*. Mais le péché c'est une dette que nous avons envers Dieu et que nous n'avons pas acquittée. Nous sommes redevables de tout à Dieu, chaque fois que nous soustrayons quelque chose à cela, nous commettons un péché, nous réalisons une dette. Mais faisons bien attention aussi au sens du mot *comme*, car bien des gens se figurent qu'on demande à Dieu de nous pardonner *comme* nous avons pardonné. En somme, c'est demander à Dieu de nous prendre pour modèle et pour exemple : Seigneur, j'ai tellement bien pardonné que, vous, vous pourriez tout de même bien en faire autant ! C'est absurde ! Le sens n'est pas *comme* dans le sens de l'imitation, mais c'est *comme* dans le sens de la causalité, *parce que, puisque*. Si vous voulez, puisque le Notre Père est une prière, nous disons à Dieu :

**"Puisque nous avons déjà pardonné à nos adversaires,  
nous pouvons implorer que vous nous pardonniez aussi "**

Ce n'est pas "Pardonne-nous de la même façon que, nous, nous avons pardonné, mais "Puisque nous avons déjà pardonné, nous pouvons sans hypocrisie, loyalement, implorer Votre miséricorde et nous Vous demandons de nous pardonner."

**Jean Carmignac**

## A la source de nos Evangiles en grec, des manuscrits hébraïques, écrits très tôt et en hébreu, et qui se seraient comme "évaporés" ?

*Des dizaines d'années d'un travail scientifique très rigoureux ont permis à l'abbé Jean Carmignac d'avancer des hypothèses solides dans plusieurs directions. Mais le noyau central de sa précieuse contribution à la recherche exégétique, à travers l'étude des sémitismes - et là cet homme si prudent, si modeste, ne parle plus d'hypothèses mais de preuves - c'est que les Evangiles, rédigés « en hébreu, et bien plus tôt qu'on ne le dit habituellement, sont beaucoup plus proches des faits et ont une valeur historique de premier ordre » (1).*

*Les lignes qui suivent n'ont aucune prétention à l'érudition, elles se contentent de "rapprocher" des réflexions de grands érudits qui, par un autre biais, rejoignent les conclusions de l'abbé Carmignac.*

Lors de son exposé à notre assemblée générale du 2 octobre 2004, le Professeur Antoine Luciani s'étonnait, au détour d'une phrase, que les manuscrits hébraïques de nos Evangiles "se soient comme étiolés", au point que nous ne possédons que du grec (les papyrus du Nouveau Testament qu'on a découverts progressivement au XX<sup>e</sup> siècle - voir l'article de Don Vernet -, sont en grec ; pour l'instant, aucun papyrus en hébreu n'a été trouvé). Et je repensais, en l'écoutant, à cette conversation de 1995 entre deux autres grands savants, Claude Tresmontant et Pierre Chaunu (2) :

Pierre Chaunu : Ils [les Juifs] aimaient les calembours, hein...

Claude Tresmontant : Ah ! Mais ils faisaient cela constamment ! Les rabbins dans le Talmud, par exemple pour les Evangiles, pour décalquer le mot évangile, « *euangelion* », ils ont trouvé l'astuce « *'aven gillayon* », ce qui veut dire « les rouleaux de mensonges » ! Parce qu'ils disent ceci, les rabbins – c'est très intéressant pour notre sujet... On trouve chez les petits rabbins de la première génération... Ils discutent entre eux : qu'est-ce qu'on fait avec ces abominables rouleaux de ces « *Minim* » (3), de ces hérétiques ? Alors ils disent : « Quand il y a le saint Tétragramme dedans, qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce qu'on le brûle ? Non ! On ne peut pas le brûler. Alors, il faut le découper au couteau » ! **Ce qui prouve qu'il y avait des rouleaux en hébreu dans la première génération.** Pierre Chaunu : Oui, on ne peut pas brûler le Tétragramme... Claude Tresmontant : On n'a pas le droit de le brûler, il fallait le découper... Pierre Chaunu : On peut l'enterrer aussi finalement ? Claude Tresmontant : Oui... Enfin, c'étaient des discussions horribles pour savoir qu'est-ce qu'on fait avec les Evangiles et les rouleaux en hébreu des *Minim*... (4)

Le professeur israélien Dan Jaffé, dans un livre (5) récemment paru, reproduit cinq petits extraits de la littérature rabbinique naissante, qui reprennent de façon voisine les termes de ce débat, et où l'on retrouve deux types de directives rabbiniques concernant les rouleaux en hébreu des *Minim* : les uns disent qu'il faut "couper les mentions [du Nom de Dieu] et brûler le reste", les autres qu'il faut "brûler le tout". Voici un de ces extraits (Tosefta *Sabbath* XIII, 5) dans la traduction de l'auteur :

« [En cas d'incendie], on ne sauve pas les *guilyonim* (6) et les livres des *Minim*, ils brûlent sur place avec les mentions [du Nom de Dieu qu'ils renferment]. R. Yossi le Galiléen dit : "Les jours de semaine, on se met à découper les mentions [du nom de Dieu], et on les met à l'abri, tandis qu'on brûle le reste." R. Tarfon déclare : "Que je sois privé de mes enfants [plutôt que de manquer], si [ces livres] tombaient dans mes mains de les brûler, eux, et les mentions [du Nom de Dieu qu'ils renferment], car si l'on me poursuit, j'entrerai dans un lieu d'idolâtrie mais je n'entrerai pas dans leurs maisons [ variante du Talmud de Babylone (*Sabbath* 116a) : car si l'on poursuit quelqu'un afin de le tuer, et qu'un serpent se précipite pour le mordre, il entrera dans une maison d'idolâtrie mais non dans leur maison], car les idolâtres (7) (serviteurs de dieux étrangers) ne Le connaissent pas et Le renient alors qu'eux Le connaissent et Le renient." [...] R. Ismaël dit : "Puisque pour faire la paix entre un homme et sa femme, Dieu dit : Que mon Nom écrit dans la sainteté soit effacé avec de l'eau ; les livres des *Minim* qui entraînent l'inimitié, la jalousie et les dissensions entre le peuple juif et son Père qui est aux cieux, à plus forte raison pourra-t-on les brûler, eux, et les mentions [du Nom de Dieu qui s'y trouvent]." Et

c'est pour eux que le verset dit : "Certainement, je hais ceux qui te haïssent, et ceux qui se dressent contre toi, je les déteste. Je les hais infiniment, je les considère comme des ennemis" (Ps 139, 21-22). Et de même qu'on ne les sauve pas d'un incendie, on ne les sauve pas non plus d'un éboulement, d'une inondation et de tout ce qui pourrait les perdre ».

Ces textes, marqués d'une forte agressivité, sont à comprendre dans leur contexte. Ils montrent qu'encore après la chute du temple, en 70, la principale crainte des fondateurs du judaïsme rabbinique "était l'influence que pouvaient avoir les judéo-chrétiens sur les autres membres de la société juive" (Dan Jaffé, ouvrage cité, p.40). D'où leur habile stratégie pour les exclure des synagogues en intégrant à la liturgie, dans les années 70-90, la récitation d'une malédiction contre les chrétiens (la *Birkat ha-minim*) et en intégrant dans la législation la plus sacrée, celle du *Sabbath*, la prescription impérative de détruire ces fameux rouleaux en hébreu portant les Ecritures saintes des chrétiens. Par contre ce que pouvaient dire ou lire les chrétiens non juifs, les pagano-chrétiens, dans des traductions en langue grecque, n'était plus de leur ressort (8).

Retenons donc qu'à la fin du 1er siècle, ces textes chrétiens en langue hébraïque existaient encore.

**J. C. Olivier**

---

(1) Extrait de la 4<sup>e</sup> de couverture de son livre *Naissance des Evangiles synoptiques*, Ed. F.-X. de Guibert, Paris 1984. Malheureusement l'abbé Carmignac est mort avant de publier les gros volumes qui devaient convaincre ses pairs, et l'article *Sémitismes* dont il avait été chargé pour le *Supplément au Dictionnaire de la Bible* a été rédigé par un exégète qui, tout en ayant eu accès à ses papiers, était très hostile à ses conclusions.

(2) Extrait d'un entretien radiophonique entre Claude Tresmontant et Pierre Chaunu du 28 février 1995, dans le cadre des *Mardis de la Mémoire*, émissions produites par Pierre Chaunu.

(3) Les Chrétiens, ou plus exactement dans ce contexte, les Juifs chrétiens, les Juifs qui avaient foi en Jésus, Messie et Fils de Dieu. Selon les auteurs, on trouve les termes de judéo-chrétiens, de nazaréens ou nazaréens pour les désigner, mais ces termes sont difficiles à manier et recouvrent des réalités variables.

(4) Et Claude Tresmontant, après avoir constaté cette preuve qu'il y avait des rouleaux en hébreu avant les manuscrits en grec des Evangiles, continuait son raisonnement ainsi : « Ce qui est évident, puisque, lorsque les traducteurs, lorsque les inconnus qui ont traduit la Bibliothèque hébraïque d'hébreu en grec, rencontraient le saint Tétragramme qui était imprononçable, celui qui dictait disait « Adonaï » et celui qui traduisait, traduisait « Kurios », sans l'article. Alors maintenant vous regardez Luc, ou l'Apocalypse, ou Matthieu, dans le texte grec : vous verrez très fréquemment « Kurios » sans l'article, tout à fait au début de Luc par exemple, ce qui est la preuve que vous aviez le saint Tétragramme en hébreu sous les yeux. Pierre Chaunu : Bien sûr. »

(5) Dan Jaffé, *Le judaïsme et l'avènement du christianisme, Orthodoxie et hétérodoxie dans la littérature talmudique, I<sup>er</sup> - II<sup>e</sup> siècle*, Ed. du Cerf, Paris, mars 2005.

(6) "*Guilyonim*" : les Evangiles. Certains disent : les Evangiles joints à la Torah, etc. (voir D. Jaffé, ouvrage cité, p. 246 à 257 ; et p. 250 : "si ce vocable désigne des textes chrétiens, c'est du corpus des I<sup>ers</sup> Evangiles - rédigés peut-être en hébreu/araméen - qu'il s'agit")

(7) « L'idolâtrie polythéiste avait cessé d'être un danger pour les juifs de cette époque, alors que les Sages [ndr : les fondateurs du judaïsme rabbinique] redoutaient fortement l'influence des judéo-chrétiens ». (D. Jaffé, ouvrage cité, p. 304)

(8) Jacqueline Genot-Bismuth, dans son livre "*Un homme nommé Salut*", Ed. F.-X. de Guibert, cite des exemples de textes en langue hébraïque qui n'ont survécu que grâce à leur traduction en grec : cas des *Livres des Macchabées* qui ne seront sauvés de la disparition (car rejetés par les canonistes rabbiniques) que "grâce à leur traduction en grec conservée dans la Bible des Septante", ou du texte connu sous le nom "d'*Ezra IV* et dont un original hébraïque peut être postulé bien que la censure rabbinique ait finalement conduit à sa perte" ; cas aussi du *Livre des Jubilés* et autres écrits sacrés rejetés par les fondateurs du judaïsme rabbinique, "écrits dont une grande partie fera finalement naufrage, et que seul le christianisme primitif, plus accueillant, aura préservé, mais sous des traductions grecques" (p. 57 et 201).

---

Dans le bulletin de nov.1999, (n°4), nous écrivions : « Savez-vous que **Nicolas V, Pape de 1447 à 1455, avait promis à qui aurait retrouvé l'original hébreu de l'Evangile de Saint Matthieu, le poids en or de son corps** ? Nous tenons cette information du Père Giuseppe Cagni, du Centre d'Etudes dei Barnabiti à Rome, et nous le remercions. »



